Jean-Dominique Giovannangeli, *Fils et petit-fils de bergers en Alta Rocca*. Ajaccio, Albiana, 2003, 174 p.

Philippe Pesteil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3017>
DOI : 10.4000/etudesrurales.3017
ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 298-301

Référence électronique

Philippe Pesteil, « Jean-Dominique Giovannangeli, *Fils et petit-fils de bergers en Alta Rocca*. Ajaccio, Albiana, 2003, 174 p. », *Études rurales* [En ligne], 169-170 | 2004, mis en ligne le 13 avril 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.3017>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Jean-Dominique Giovannangeli, *Fils et petit-fils de bergers en Alta Rocca*. Ajaccio, Albiana, 2003, 174 p.

Philippe Pesteil

- 1 À travers le récit de Jean-Dominique Giovannangeli, les éditions Albiana proposent un document simple et attachant : celui d'un berger « nomade » de l'Alta Rocca, région pastorale de la Corse du Sud. Ce qualificatif recouvre la condition transhumante des familles partagées entre les alpages des aiguilles de Bavella, le village en altitude, et les plaines du Valincu. Cette histoire de vie porte un regard à la fois aigu et paisible sur l'existence laborieuse des *pastori* durant l'entre-deux-guerres.
- 2 Il ne s'agit pas d'un inventaire disparate des us et coutumes du pastoralisme en Alta Rocca. L'auteur nous confie ses souvenirs : après une jeunesse passée entre les alpages de Sapareddu et le village d'Oriu, il est parti en Algérie en qualité de policier, puis à Rouen, pour retourner en Corse en fin de carrière. Avec lui nous traversons le siècle : de la Grande Guerre, dont les échos lui parviennent par son père ou son grand-père, aux poussées nationalistes des années quatre-vingt ; nous côtoyons l'Histoire à travers l'anecdote, tragique ou cocasse. Bien entendu il recourt au mode descriptif pour retracer récoltes et labours, mais le détail ethnographique n'est pas l'intention première. Les opérations techniques sont plus égrenées que réellement explicitées, et l'amateur du sociotechnique impeccablement déroulé risque de rester sur sa faim. On retiendra cependant le souci de mentionner l'opération sous son nom vernaculaire. Mieux vaut apprécier les commentaires toujours rapides qui accompagnent les faits, petits ou grands, présentés de façon impressionniste : c'est à travers eux que l'en semble apparaît. Des touches légères reconstituent, au fil des évocations, la vie des bergers transhumants durant l'entre-deux-guerres, telle que l'a vécue un enfant puis un jeune homme corse. Le charme de l'entreprise est connu si ce n'est apprécié de tous : le récit à la première personne donne l'impression d'une confidence adressée directement au lecteur. Les grands événements sont appréhendés via les échos directs ou lointains qu'ils ont eus dans une petite communauté du sud de la Corse et tels qu'un

de ses membres nous les restitue en 2003. L'unique et l'universel cohabitent dans un récit où les thèmes se succèdent : l'école, la guerre, la résistance, la mort des proches, la transhumance, les traditions et les fêtes. Les souvenirs tissent étroitement événements et sentiments. L'anecdote constitue le véhicule préféré de la narration, apportant vie et couleur au déroulement du temps. Elle donne à voir et à penser ce qui, au-delà des répétitions uniformisantes du quotidien, frappe la mémoire : un événement inattendu, accédant au statut de marqueur temporel et de repère pour un individu. Par-delà le rapide défilé des faits et commentaires qui les agrémentent, on devine combien le calendrier des activités agropastorales scande la succession des réminiscences. Il est aussi prétexte à des digressions dont le caractère éclaté insiste sur la volonté de proposer un document brut. Le lent déroulement des saisons le cède régulièrement à des activités annexes, comme la cueillette des asphodèles pour confectionner des matelas, ou, exceptionnellement, à l'intrusion du fait particulier : la récupération d'une chèvre égarée.

- 3 La retenue et la pudeur sont de mise. L'ambition affichée est de témoigner ; l'analyse sera l'affaire du lecteur. Ce n'est pas une œuvre militante destinée à soutenir une cause. Les remarques « politiques » sont guidées par l'air du temps, les réactions étant plus épidermiques qu'autre chose. Le détachement est donc celui du narrateur, écrivain biographe évoquant des épisodes dont il est le héros et dont l'implication sur le vif a tendance à disparaître. La sagesse du retraité, acquise avec l'âge et le franchissement des épreuves, contraste étrangement avec les situations où la vie est directement menacée. On mesure le classique décalage entre l'événement vécu par l'acteur et le récit qu'en fait par écrit le narrateur, des années après.
- 4 La modestie de l'intention, celle du témoignage, n'exclut pas la portée du travail réalisé. La présentation d'une vie de labeur vise explicitement ceux qui considèrent les Corses comme des fainéants. La lecture de l'ouvrage suffira certes à convaincre les mieux disposés à revenir sur leurs présupposés ; il en faudra sans doute plus pour les autres.
- 5 Dès les premières lignes la voie est tracée : ne pas laisser se perdre des souvenirs qui témoignent d'un mode de vie qui a disparu, rendre hommage à des parents et à des ancêtres qui ont vécu dans la pauvreté, sans négliger toutefois le respect de soi ni celui des autres. L'idée de témoignage s'inscrit en faux contre une société corse contemporaine jugée en situation de « perte de repères ».
- 6 C'est donc bien avec les yeux d'un acteur social d'aujourd'hui que les souvenirs sont orchestrés afin d'offrir un contre-exemple au contexte actuel. Pour ce faire le ton n'est jamais sentencieux, la simplicité du style préserve l'intérêt du genre. Cela s'avère d'autant plus utile que le nombre des récits de vie ou des livres émoignages a tendance à se multiplier ces derniers temps, suivant en cela une demande d'authenticité dont le public désabusé des sociétés industrialisées serait porteur. Le mouvement *reaquistu* (réacquisition) a mis à l'honneur le document brut censé donner la parole aux « oubliés » ou aux discrédités. Pratiquant l'inversion des stigmates, cette littérature, a contribué à dégager une mémoire encore vive. Aux plus jeunes elle a fourni de la matière pour envisager et surtout imaginer la vie dans les communautés rurales. J.-D. Giovannangeli se garde d'idéaliser une existence dont il est le premier à souligner la dureté. C'est moins cette appréciation mesurée de l'acteur que nous retiendrons que la mise à mal de quelques illusions développées post mortem et ayant trait à la société rurale corse. Si l'entraide entre familles était une réalité, le larcin vicinal ne l'était pas moins et la vigilance ne devait pas se relâcher. L'esprit de sacrifice et de devoir dont

ont fait preuve ceux qui, par leur travail, ont permis aux membres de la fratrie de faire des études a pu engendrer des rancœurs déclarées ou inavouées qui vont parfois s'étaler sur des générations. Ainsi le métier de berger, loin d'avoir été choisi, a-t-il été bien souvent le seul possible. Le mythe de l'enfant roi résiste difficilement à l'évocation d'une ambiance consacrée au travail et à la production dès le plus jeune âge. Enfin, dernier exemple d'un rééquilibrage des représentations, l'auteur ne regrette pas la disparition des *lamenti* et *voceri* dont il fut le spectateur, montrant par là un détachement et une capacité à ne pas éprouver de nostalgie systématique pour les coutumes anciennes, contrairement à nombre de ceux qui ne les ont pas connues. Les remarques de Devereux à propos du soulagement à voir disparaître certaines traditions reviennent à l'esprit.

- 7 Les possibilités de généralisation sont, on le sait, limitées par le caractère par définition hautement spécifique de l'événement relaté. Tous les Corses de l'entre-deux-guerres et des années qui lui ont succédé n'étaient pas des bergers transhumants de l'Alta Rocca. La valeur du récit tient même en grande partie au fait que ce mode de vie était déjà archaïque et représentait une particularité microrégionale au sein d'un global qui avait entamé une mutation profonde. On reconnaîtra pourtant la dimension significative voire édifiante de certaines évocations. La dureté des rapports sociaux est une thématique incessante et se donne à lire comme une mémoire vive, constante, pérenne. La crainte pour les bergers parfois sans terre, habitation ni troupeau de ne pouvoir payer leur part aux *sgìu* caractérise cette région corse aux disparités sociales particulièrement accusées. En filigrane du détail authentique on devine un cadre austère où la circulation sociale n'était pas des plus aisées. On conçoit que l'emploi administratif ait pu apparaître comme une libération, quitte à signifier le départ de l'île. Est révélateur d'un système cet autre morceau choisi : une pension de guerre paternelle obtenue pour une insuffisance cardiaque imaginaire alors qu'un handicap réel causé par un gazage durant la première guerre ne sera jamais pris en compte. Si l'auteur laisse transparaître peu d'amertume, on réalise avec le recul et devant la succession des évocations tragiques que la mort a frappé violemment de nombreux Corses. Les terrifiants souvenirs des tranchées de la Somme distillés par le père, l'occupation italienne puis allemande, la résistance, même en qualité de spectateur plus que d'acteur, la disparition d'un frère sur le Rhin ponctuent les années de jeunesse. La maturité coïncidera avec le départ en Algérie comme policier et avec dix années où s'entremêlent événements heureux (mariage, naissance des enfants) et atrocités de la guerre. Dans un pareil décor, on ne peut s'étonner que les années passées à Rouen soient à peine évoquées si ce n'est par le biais de considérations climatiques. Le retour au pays pour les dernières années de service sera marqué par les sanglants événements d'Ajaccio et de l'hôtel Fesch. La sérénité du ton contraste ainsi fortement avec les vicissitudes traversées. L'ouvrage se clôt sur le constat d'une époque révolue et sur l'espérance d'une redécouverte des chemins de transhumance afin de ne pas laisser vides les espaces de montagne. Pour l'heure les alpages constituent le cadre naturel d'un tourisme de randonnée en pleine expansion. Le récit permet de mesurer l'ampleur du changement de société qui affecte l'ensemble des domaines de l'existence.
- 8 Le recueil des dernières lueurs de l'agropastoralisme connaît un succès certain où se rencontrent l'engouement pour les narrations des trajectoires personnelles, l'évocation des temps anciens, le rapport perdu à la nature. Dans ce contexte, la transhumance,

sans parler du nomadisme, constitue le point focal d'une recherche qualifiée d'identitaire où chacun se « retrouve » dans des archaïsmes originaires.

- 9 L'éditeur nous annonce le début d'une collection consacrée aux histoires de vie. Travail de deuil d'une société réalisant la fin d'un type de communauté ou élaboration de stéréotypes destinés à construire des défenses culturelles par une « littérature orale » : les enjeux perceptibles ne sont pas négligeables.